

Une histoire de collège.

Encore deux jours, encore un jour, et l'heure sonne des vacances !

C'est le moment du retour, des dîners en famille : grands récits, énormes histoires, tours pendables joués aux pions, farces que l'imagination colore à distance, souvenirs du "plus beau temps de la vie" évoqués par de vieux messieurs qui, au contact d'un ami d'enfance, se sentent redevenir collégiens. Et les enfants écoutent, ravis en même temps qu'étonnés, de voir un galopin de tous points semblables à eux, apparaître à travers le *pater familius* vénérable.

— "Pour moi, la plus belle histoire que je me rappelle, c'est celle de Baptiste et de ses saucisses... Tu sais bien, ce brave Baptiste qui avait toujours le prix de version grecque ?

Notre collège était un délicieux collège ; nous y vivions à peu près libres, arrivant à l'heure des classes pour reprendre aussitôt notre vol, la classe finie.

On était censé faire des devoirs, étudier des leçons, mais les devoirs s'écrivaient et les leçons s'apprenaient généralement en pleine campagne, face à face avec la nature. Education semi-agreste, qui fortifiait nos jeunes poumons, et permettait à notre directeur de faire l'économie d'un maître d'école.

Le costume était simple, en harmonie. Nous le mettions pour la promenade dans le village.

Après la promenade : carte blanche et congé.— "Surtout, prenez garde à vos uniformes !"

C'était le jour de congé, la coutume s'est conservée de dîner sur l'herbe, près de la source, à l'ombre des arbres.

Baptiste (car enfin il faut en arriver à Baptiste) me proposa, cette fois-là, de passer ce jour de congé avec lui. Il avait déjà, en lieu sûr, cachée dans la paille, une bouteille de chartreuse verte, sur la provenance de laquelle il ne s'expliqua que vaguement.

— "De plus, ajouta Baptiste, on a tué le cochon, voici quinze jours, et les saucisses doivent être bonnes."

Une après-midi, tout le monde absent, nous pénétrâmes, Baptiste et moi, dans la cuisine. Sur l'étagère la plus haute, il y avait des jarres en rangées.

Baptiste me dit : — "C'est là, tu vas voir !"

Baptiste pousse la table, grimpe dessus, atteint une jarre, plonge le bras dedans, à l'aveuglette, et s'écrie :

— "J'en tiens une de saucisse, elle est grosse comme une bouteille !"

Après quoi se ravissant :

— "Misère ! je me suis trompé, c'étaient les saucisses à l'huile !"

Spectacle lamentable. En effet, sur la manche en drap vert, de la patte de l'épaulette aux passepoils écarlates du poignet, coulait à flots d'or l'huile vierge.

— "Est-ce que ça se voit ?" demanda Baptiste. Je lui répondis :

— "Ça se voit !..."

Devenu inquiet, Baptiste avait retiré sa tunique :

— "Tu as raison, sur la manche, ce n'est plus la même couleur."

Puis, ayant réfléchi, et subitement inspiré :

— "Si je frottais de l'huile partout, la tache n'y paraîtrait plus."

Et alors Baptiste huila sa tunique de fond en comble.

Quel dîner, mes amis ? Dîner sur l'herbe, saucisse nouvelle et chartreuse verte ! Seullement à la rage du grand soleil, Baptiste, tout imprégné d'huile, répandait une certaine odeur.

Dans ce village, les routes sont poudreuses. On

enfonce jusqu'aux genoux ; c'est blanc et vous diriez de la farine.

Baptiste s'amusait beaucoup.

Soudain quelqu'un pousse un cri d'horreur.

Pendant que nous autres nous devenions blanches, Baptiste était devenu jaune sale.

Sur son dos huilé, la poussière se changeant en boue avait fini, succession de graisseuses couches, par constituer une croûte épaisse, rugueuse et articulée aux jointures comme l'armure d'un chevalier ou la carapace d'un homard.

Fétide et hideux, Baptiste riait :

— "Ça se voit donc ?"

— "Ça se voit !" lui dis-je.

Tout le monde après moi, affirmé que ça se voyait.

Le Baptiste s'ensuit, comprenant soudain son indignité.

Ses amis, dont j'étais, le poursuivirent à coups de pierre jusqu'au collège.

Telle est, transcrit naïvement, l'histoire restée populaire, parmi les écoliers, de Baptiste et de ses saucisses à l'huile.

PAUL.

LE CAHIER BLEU.

Saint-Hyacinthe, 23 octobre 1884.

Une jeune fille assise à la fenêtre de sa chambre, regardait d'un œil rêveur couler les eaux calmes de l'Yamaska. A la voir ainsi on s'apercevait qu'une grande tristesse envahissait son âme, elle paraissait accablée sous le poids d'un chagrin trop lourd à supporter. Qu'avait-elle ? A vingt ans souffrir, c'est trop triste, mais que voulez-vous ? La souffrance n'attend pas le nombre des années pour venir imprimer son cachet sur le front des mortels. Tout à coup je la vis se replier sur elle-même et je m'aperçus qu'un cahier à couvert bleu tombait de la fenêtre. Je levai les yeux pour voir si elle laissait sa place pour descendre le chercher. Je la vis dans la même position et un rayon de lune me fit voir qu'elle dormait. Alors ne pouvant résister au désir de voir ce que pouvait contenir ce livret, je l'ouvris et m'assoyant sur un banc du bocage de sa villa je lus ces lignes qui m'apprirent ce que j'essayais de deviner en la regardant. Voici ce que disait son journal : "De toutes les angoisses de la vie, la plus poignante et la plus cruelle, celle qui anéantit le plus violemment la raison et fait que tout notre être n'est plus qu'un cœur déchiré, c'est la conviction d'avoir été trompé là où nous avions mis toute la confiance de l'amour. L'amour ainsi arraché, l'orage s'élève et les étoiles disparaissent sous les plus sombres nuages." J'en savais assez. Je jurai sur le petit cahier bleu de ne jamais tromper personne. Je le déposai là où il était tombé, et moi, un homme, je m'en retournai bien ému.

Le lendemain je la rencontrais, elle me salua en souriant. Nul ne pouvait deviner l'air triste qui remplissait son âme. Je la vois souvent depuis ce temps-là, elle est toujours gaie, aimable. Si elle savait que j'ai lu dans un petit cahier bleu et que je comprends ses grands yeux noirs, que dirait-elle ?

UN INDISCRET.

Aphorismes et définitions :

"En amour, quand deux yeux se rencontrent, ils se tutoient."

"La vraie passion est comme le loup blanc : tout le monde en parle, personne ne l'a vue."

Epine.—La duègne de la rose.

Pain.—Le mot de la faim.

POLITESSE ENTRE LE MARI ET LA FEMME.

1. Une femme doit faire autant de frais pour plaire à son mari, qu'elle en faisait pour cela avant son mariage.

2. Il en est de même du mari à l'égard de sa femme.

3. Ni l'un ni l'autre ne doivent se blesser dans leur amour propre, car ces blessures-là sont les plus douloureuses et les plus difficiles à cicatriser.

4. Telle femme très élégante et très gracieuse avant son mariage, se néglige jusqu'à la malpropreté et devint maussade, quand elle est mariée : si son mari cesse de l'aimer, elle a perdu le droit de se plaindre.

5. Ceci doit s'appliquer au mari comme à la femme. Il est clair que lorsque l'on quitte les charmes séduisants qui nous ont fait plaisir, on doit s'attendre à cesser de plaire.

6. Il est rare de posséder une vertu assez ferme pour nous faire aimer, par devoir, ce qui a cessé d'être aimable.

7. Quand, entre deux époux, il ne reste plus que le lien de l'estime, ce lien est bien près de se rompre, et adieu les douces joies de ménage.

8. La franchise que se doivent les époux ne doit jamais aller jusqu'à se reprocher les défauts physiques que l'on doit à la nature ou un accident irréparable.

9. Jamais un mot hasardé ne doit sortir de la bouche d'une honnête femme, n'y eut-il même que son mari pour l'entendre.

10. Il doit en être de même du mari.

11. Un mari assez stupide pour débaucher l'esprit de sa femme, a perdu le droit de se plaindre si elle vient à se mal conduire.

12. Les lois divines et humaines ont dit : "Femme, tu obéiras à ton mari." Elle doit donc mettre dans ses paroles et ses actions le plus de douceur possible, et de la soumission si cela est nécessaire.

13. Mais cette soumission ne doit jamais aller jusqu'à la faiblesse et la lâcheté.

14. Dieu a donné la femme à l'homme pour faire la joie et le bonheur de la famille ; elle doit donc accepter ce rôle de bonne grâce.

15. Une femme acariâtre, colère, grondeuse, toujours réchignée et de mauvaise humeur, est la peste de la société ; elle se fait détester de son mari, de ses enfants et de toute sa famille. Où pourra-t-elle aller chercher le bonheur ?

16. Une femme sera constamment respectée tant qu'elle pourra, aux yeux de tous se couvrir du manteau de respect que son mari a pour elle.

17. Le mari doit comprendre que sa femme est son égale devant Dieu et devant la nature ; il ne prendra donc pas ce ton de supériorité et de despoticisme qui ne prouve, chez lui, qu'un manque d'éducation.

18. Le mari qui affiche devant les étrangers son despotisme domestique, n'est qu'un sot digne de mépris et de pitié.

19. Un mari doit toujours être bon, doux, affable, plein d'indulgence et d'affections pour sa femme, et il la forcera ainsi à s'en rendre digne.

20. Si une femme montre un peu trop de goût pour la dépense, c'est souvent par la faute du mari qui ne l'a pas suffisamment éclairée sur la position financière de leur maison.

21. Si la femme connaissant cette position financière, continue à dépenser pour une toilette tapageuse, que son mari soit sur ses gardes ; c'est qu'on veut plaire à d'autres qu'à lui.